

LETTRÉ DE KUBINKA PAR JOCELYN COULON



Notre délégation de journalistes et de militaires canadiens arrive à la base aérienne de Kubinka, à une centaine de kilomètres de Moscou.

Le petit cortège de voitures, après avoir brinquebalé pendant une heure sur ces éternelles routes défoncées, est accueilli par les membres de l'état-major de la base, impeccables dans leur uniforme. Le drapeau canadien claque au vent en ce début d'avril chaud et ensoleillé.

Cette base militaire est l'une des plus modernes en Union soviétique. Elle fut la première à recevoir, en 1983, le redoutable chasseur *MiG 29*, qu'on peut voir maintenant dans tous les spectacles aériens du monde. En fait, Kubinka est un joyau du complexe militaro-industriel soviétique, que l'Armée rouge exhibe à tous les étrangers de passage. C'est par cette base que notre groupe a commencé un voyage d'une semaine au coeur de l'armée soviétique.

Les officiers sont particulièrement affables, car ils aiment bien les Canadiens. Nos deux pays ont beaucoup en commun, rappellent-ils : le climat, le paysage, l'étendue du territoire et, bien sûr, le hockey ce sport qui a tant favorisé le rapprochement entre les deux nations. Mais une réalité bien concrète nous sépare : la puissance militaire. Les Soviétiques ont de la difficulté à croire que les Forces canadiennes soient si pauvres, devant l'uniforme rutilant et bien coupé d'un colonel qui nous accompagne.

Après la traditionnelle visite du musée militaire qui étale les faits d'armes et les cadeaux reçus de l'étranger, nous nous installons dans une belle salle à dîner où les officiers soviétiques ouvrent la conversation sur le désarmement mais se montrent prudents sur les réformes instaurées par Mikhaïl Gorbatchev. À Kantemirovka, aussi en banlieue de Moscou, les officiers d'une division blindée ont été plus directs et ont déclaré qu'ils ne croyaient pas à la réussite des réformes économiques. Mais si le ton

est plus retenu à Kubinka, tout est en subtilité, et il faut lire entre les lignes.

«Les effectifs de cette base ont été réduits de 25 p. 100 depuis peu», déclare le commandant adjoint, le colonel Vladimir Basov, un jeune officier de quarante ans, aux traits fins et aux manières élégantes. «Nous sommes cependant à la limite et tout juste en état d'effectuer le travail», dit-il comme tous les militaires du monde qui doivent composer, à contrecœur, avec des réductions budgétaires. Si on lui demande de nous donner des chiffres aux fins de comparaison, il répond qu'il n'existe pas de statistiques. Le commissaire politique,

éclatent finalement de rire et semblent visiblement sympathiser avec nos militaires.

Le déjeuner terminé, nous commençons la visite des installations et du matériel. Dans un grand hangar sont alignés un *MiG 29* et deux hélicoptères de combat avec, devant chaque appareil, un officier au garde-à-vous qui nous décrira les performances techniques de son aéronef. Les trois militaires sont des anciens combattants de l'Afghanistan. Ils nous invitent à monter à bord des appareils et n'hésitent pas à nous donner toutes les explications voulues. En revenant au bâtiment de réception, nous roulons sur une des pistes de la base. Des dizaines de chasseurs et d'avions de transport sont alignés et reçoivent une attention méticuleuse de la part d'une nuée de pilotes et de techniciens qui astiquent toute cette quincaillerie. Le soleil se charge de la faire briller.

L'armée soviétique est la plus puissante du monde et demeurera, pour un certain temps encore, l'institution la plus stable du pays alors que le Parti communiste est en voie de désintégration et que certaines républiques prennent le large....

qui nous accompagne partout, approuve silencieusement.

Les officiers soviétiques nous demandent comment les Forces canadiennes fonctionnent et ce que notre pays fait pour le désarmement au moment où l'Union soviétique se retire d'Europe de l'Est et ne cesse d'offrir à l'Occident des propositions alléchantes. Gentiment, un militaire canadien décrit les structures et les rôles des Forces canadiennes et souligne qu'avec 88 000 personnes sous les drapeaux, le gouvernement s'apprête quand même à sabrer les effectifs. Un moment interloqués, les officiers soviétiques

L'armée soviétique est la plus puissante du monde et demeurera, pour un certain temps encore, l'institution la plus stable du pays alors que le Parti communiste est en voie de désintégration et que certaines républiques prennent le large. À nos questions politiques et même à certaines questions sur les problèmes de l'armée, nous n'avons jamais reçu de réponses complètes. C'est à force de recoupements tirés de nos discussions à Kubinka, à Kantemirovka, aux académies Frunze de Moscou et Gretchko de Leningrad, avec les équipes de rédaction du *Soldat soviétique* et de l'*Étoile Rouge*, que nous avons pu tirer un portrait assez juste de cette énorme machine qu'est l'Armée rouge.

Cette dernière demeure un bloc très conservateur qui exige du gouvernement que les économies réalisées par le désarmement soient réinvesties dans l'armée pour

améliorer le sort des soldats et des officiers. L'Armée rouge sait fort bien que, depuis quelques mois, elle acquiert une plus grande influence au fur et à mesure que les maîtres du Kremlin lui demandent d'écraser la révolte azérie à Bakou, de rétablir l'ordre en Géorgie et d'imposer le blocus de la Lituanie. Elle rejette les propositions pour sa transformation en une force de volontaires, car le présent système, basé sur la conscription, lui assure une main-d'oeuvre docile et bon marché. Elle montre avec fierté aux visiteurs que l'intégration ethnique est possible même si les affrontements entre nationalités ont fait des centaines de morts au cours de l'année écoulée. Pas un mot sur les désertions ni sur le refus de s'engager, ni sur le fossé croissant qui sépare un corps d'officiers d'origine européenne et les recrues dont 40 p. 100 proviennent déjà des républiques musulmanes et asiatiques.

Les militaires soviétiques veulent bien transformer leur armée, mais ils veulent le faire à leur rythme et à leurs conditions. Tout indique qu'au Kremlin, on les écouterait d'une oreille attentive.

En quittant Kubinka, je ressens un étrange sentiment de solitude. Il n'a pas été facile, ni dans cette base, ni ailleurs, de briser le mur qui sépare militaires et journalistes. En fait, les officiers soviétiques se sentaient plus à l'aise avec les militaires canadiens qu'avec les représentants de la presse. Il y a même eu un général qui, à la fin de notre séjour, nous a sermonnés pendant une heure sur le rôle des journalistes en évoquant le temps béni où ceux-ci étaient sous le contrôle du Parti. Si la *perestroïka* a encore du chemin à faire dans l'Armée rouge, la *glasnost* nous a permis de sonder les coeurs et les esprits de ceux qui en constituent les rouages. □

Jocelyn Coulon était membre d'une délégation de journalistes et de militaires canadiens invités par l'armée soviétique en avril 1990.